Louis de Bourbon, prince de Condé, dit le Grand Condé, par Justus Van Egmont. Chantilly, Musée Condé. © Réunion des musées nationaux

Claude MOINDROT

Intrigues politiques et amoureuses à Saint-Maur en 1651

Au Moyen Age, l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés attirait des centaines de fidèles en raison de la réputation de ses pèlerinages. En 1651, c'est au château des princes de Condé, mitoyen de l'abbaye, que se rassemble une foule nombreuse et bigarrée, la fine fleur de l'aristocratie frondeuse hostile au principal ministre le cardinal Mazarin, ainsi que ses vassaux, amis et serviteurs.

Se croyant menacé d'assassinat ou d'emprisonnement, M. le Prince de Condé a quitté en urgence son domicile parisien la nuit du 6 au 7 juillet. Comme l'écrit Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, futur cardinal de Retz : *Ces rumeurs d'arrestation l'obligèrent de sortir, le sixième de juillet, sur les deux heures du matin, de l'hôtel de Condé et de se retirer à Saint-Maur.*[1]

Le fait est confirmé par Melle de Montpensier, la Grande Mademoiselle : *M. le Prince, ayant eu grand soupçon d'une conférence qui s'étoit faite chez M. de Montrésor où étoient le coadjuteur* (son ennemi juré), *M. Servien et de Lyonne* (deux créatures de Mazarin), *l'on lui donna avis que l'on le vouloit arrêter, de sorte qu'il s'en alla la nuit à Saint-Maur qui n'est qu'à trois lieues de Paris.*[2]

Ses partisans vinrent aussitôt le rejoindre : *Vous ne doutez pas du mouvement que la sortie de M. le Prince fit dans tous les esprits. Madame de Longueville* (la sœur de Condé), *quoique malade, l'alla joindre aussitôt après et MM. de Conti, de Nemours, de Bouillon, de Turenne, de La Rochefoucauld, de Richelieu* (le neveu de feu le Cardinal) *et de La Mothe se rendirent en même temps auprès de lui.*[3]

Cet afflux de grands nobles et de petits gentilshommes de leur entourage n'a pas échappé à *La Muse historique*, un petit journal satirique rédigé par un certain Loret, paraissant irrégulièrement. Dans son numéro du 9 juillet, elle écrit, s'adressant à mademoiselle de Longueville (la fille que le duc de Longueville a

1. Cardinal de Retz, *Mémoires*, édités par A. Champollion-Figeac, Paris, 1857 (4 t.), t. 3, p. 114.
2. Melle de Montpensier (petite-fille d'Henri IV), *Mémoires*, édités par A. Chéruel, Paris, 1902 (4 t.), t. 1er, p. 311.
3. Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 116.

eue de son premier mariage) :

Mercredi, dans la nuit blême
Condé, Conti, Bouillon et même
L'épouse de votre papa
Que possible un faux bruit trompa
A Saint-Maur allèrent tous quatre
Non pour se réjouir et s'ébattre....
De peur qu'on les mît en prison
Environ huit cents gentilshommes
Et deux ou trois cents moindres hommes
Le lendemain les firent voir....[4]

Heureusement, le château dispose d'un grand parc où cette foule hétéroclite pouvait camper à la belle étoile. Mais comment nourrir plus de mille personnes supplémentaires dans un village qui n'a guère plus de quatre cents âmes ? Bientôt, les vivres vont manquer.

Cinq acteurs principaux se distinguent dans notre récit. Ce sont de jeunes gens. En 1651, Condé a 30 ans, sa sœur Anne Geneviève de Longueville 32 ans, La Rochefoucauld 38 ans, Nemours 27 ans, Isabelle de Châtillon 25 ans. Ils sont ardents, présomptueux, impulsifs, romanesques. Ils ont lu le premier tome du *Grand Cyrus* qui vient de paraître ; ce roman d'amour et d'aventures leur a tourné la tête. Ils ont des ambitions politiques et mondaines et de gros appétits sexuels. Les deux femmes, cousines mais rivales en beauté, sont coquettes, soucieuses de plaire et (la Châtillon surtout) prêtes à user de tous les moyens pour y parvenir.

Les trois hommes, militaires de haut rang, sont orgueilleux, jaloux, querelleurs, imbus de leurs quartiers de noblesse, intransigeants sur les questions de préséance et de point d'honneur. Ils portent l'épée au côté et la tirent pour une vétille. Bien que mariés, ils se soucient peu de leurs épouses. Ils se lancent à la conquête d'une jolie femme comme à l'assaut d'une forteresse.

Mademoiselle de Montpensier lancera bientôt la mode des portraits littéraires. Imitons-la pour chacun de nos cinq personnages.

Louis de Bourbon, prince de Condé

Premier prince du sang, propriétaire et seigneur de Saint-Maur et autres lieux, cousin du roi, et dont la fortune est la seconde du royaume après celle du roi, il inspire à la Grande Mademoiselle respect et admiration :

Sa mine est haute et relevée ; ses yeux fiers et vifs, un grand nez, la bouche et les dents pas belles, et particulièrement quand il rit ; mais à tout prendre, il

4. *La Muse historique*, citée par A. Champollion-Figeac, dans Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 117.

n'est pas laid et cet air relevé qu'il a sied bien mieux à un homme que la délicatesse des traits... Ce prince a de l'esprit infiniment, est universel en toutes sortes de sciences ; possède toutes les langues... La guerre est sa passion dominante. Jamais homme ne fut si brave.[5]

Le Grand Condé (coll. Le Vieux Saint-Maur)

Dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, Bussy-Rabutin dresse un portrait réaliste :

Le prince Tyridate avait les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues creuses et décharnées, la forme du visage longue et la physionomie d'un aigle, les cheveux frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé, et peu de soin de sa personne, la taille belle ; il avait du feu dans son esprit, mais il ne l'avait pas juste ; il riait beaucoup et fort désagréablement ; il avait le génie admirable et particulièrement pour la guerre ; le jour du combat, il était fort doux à ses amis, fier aux ennemis. Il avait une netteté d'esprit, une force de jugement et une facilité sans égale. Il avait de la foi et de la probité aux grandes occasions ; et il était né insolent et sans égard, mais l'adversité lui avait appris à vivre.[6]

A ces deux portraits, ajoutons quelques touches du cardinal de Retz :

M. le Prince est né capitaine... L'intrépidité est l'un des moindres traits de

---

5. Melle de Montpensier, dans *Recueil de portraits*, cité par Jacques Prévotin, *Libertins du XVIIe siècle*, t. 2, Gallimard, 2004, coll. La Pléiade (1887 p.), note p. 1637. Par *toutes les langues*, Melle de Montpensier entend le latin, l'espagnol, l'italien et sans doute un peu d'allemand. Les deux langues étrangères les plus pratiquées en France au milieu du XVIIe siècle sont l'espagnol, langue de l'ennemi, et l'italien, seconde langue de l'Église après le latin. Condé s'intéresse à la géométrie, la géographie, la balistique ; à la fin de sa vie, il aura un cabinet de physique à Chantilly. Dans son oraison funèbre, l'évêque Jacques Bossuet mentionne lui aussi la curiosité d'esprit du défunt : *Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat ; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût ; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt ; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses*.

6. Roger de Rabutin, comte de Bussy, *Histoire amoureuse des Gaules*. Le manuscrit de ce roman licencieux circule dès 1663 et arrive sous les yeux du roi, ce qui vaut à l'auteur un mois d'emprisonnement à la Bastille, en avril-mai 1665, puis l'exil en Bourgogne, son pays natal. Éd. moderne dans *Libertins du XVIIe siècle, op. cit.*, t. 2. Le fragment cité se trouve p. 595-596.

son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur. La naissance ou plutôt l'éducation a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes qui sont celles qui font et qui forment ce qu'on appelle l'esprit de suite... Il n'a pas pu remplir son mérite, c'est un défaut, mais il est rare, mais il est beau.[7]

M. le Prince dispose dans tout le pays d'un immense prestige qu'il doit à une impressionnante série de victoires militaires. En 1643, âgé de vingt-deux ans seulement, alors qu'il n'est encore que le duc d'Enghien (il ne deviendra prince de Condé qu'à la mort de son père le 26 décembre 1646), il inflige aux Espagnols la terrible défaite de Rocroi. Il bat les Impériaux (les soldats de l'Empereur germanique) à Fribourg en 1644, puis les Bavarois à Nordlingen en 1645. Certes, il ne réussit pas à prendre la ville fortifiée de Lerida en Catalogne en 1646, mais il bat à nouveau les Espagnols à Lens le 20 août 1648.

Cependant, les bourgeois et le peuple parisiens, las de la dictature de Mazarin, des impôts trop lourds, des rentes de l'État payées avec plusieurs années de retard, se révoltent quand ils apprennent l'arrestation du conseiller Broussel, un juge très populaire, le 26 août 1648. Paris frondeur se couvre de barricades[8] du 26 au 28 août 1648. La reine, l'enfant roi Louis XIV et la Cour s'enfuient à Saint-Germain-en-Laye par une nuit glaciale (6 au 7 janvier 1649). Condé devient leur protecteur. Il est devenu le Grand Condé.

Avec sa cavalerie, il fait le siège de Paris révolté[9]. Le 8 février, il attaque Charenton. Cette place forte des Frondeurs, au confluent de la Seine et de la Marne, a une grande importance stratégique pour le ravitaillement de Paris. Les péniches de la Beauce chargées de blé, de sacs de farine, de paille et de foin descendent la Seine, tandis que d'autres venues de Brie descendent la Marne. On décharge les cargaisons à Paris au port Saint-Bernard, puis les bateaux sont déchirés (c'est le terme technique) et on vend le bois pour la menuiserie et le bois de feu. A la tête de 4000 cavaliers, 7000 hommes de pied et plusieurs pièces de canon, Condé s'empare de la place mal défendue par l'armée improvisée et indisciplinée des Frondeurs. La Cour espère affamer les Parisiens et, en plein hiver, les priver de chauffage.[10]

---

7. Retz, *op. cit.*, t. 1, p. 254.

8. L'histoire de Paris est jalonnée de barricades : la Ligue en 1588, la Fronde en 1648, la Révolution en 1795, les Trois glorieuses en 1830, la République en 1848, la résistance au coup d'Etat en 1851, la République en 1871, la Résistance en 1944.

9. La duchesse de Longueville et son frère cadet le prince de Conti ont pris parti pour les Frondeurs et partagent leur sort à Paris.

10. Le tableau panoramique de Sauveur Leconte, « *Le siège de Paris en 1649* » au musée de Chantilly, illustre bien la bataille de Charenton. On y distingue les troupes de Condé, la boucle de la Marne, le mont Mesly à Créteil, le village et le pont de Charenton, la forêt et le château de Vincennes ; l'abbaye, le château et le parc de Saint-Maur, le hameau de La Varenne, le pont sur la Marne à l'amont de Saint-Maur.

Condé est alors célébré sur tous les tons par les littérateurs. Vincent Voiture, Georges de Scudéry, Jean Chapelain, les Jésuites de Bourges chez qui il fit ses études lui décernent les éloges les plus flatteurs[11]. Tout cela lui monte à la tête. Après tant d'exploits, n'est-ce pas à lui que devrait revenir l'honneur de diriger le pays plutôt qu'à ce Mazarin, étranger naturalisé, cardinal qui n'est même pas prêtre, et qui est quotidiennement traîné dans la boue par ces pamphlets et des chansons qu'on appelle les mazarinades ?[12]

La Cour et le Parlement de Paris ayant signé la paix de Rueil le 11 mars 1649, Condé se réconcilie avec sa sœur Anne Geneviève et son frère Armand qui avaient opté pour les Frondeurs. Elle en profite pour dresser Condé contre le Mazarin qu'elle déteste. Les relations entre Condé et Mazarin s'aigrissent tout au long de l'année 1649.

C'est pourquoi la reine juge prudent de convoquer au Palais Royal Condé, Conti et leur beau-frère Longueville le 18 janvier 1650. Ils sont traîtreusement arrêtés tous les trois et emprisonnés à Vincennes. Transférés à Marcoussis, puis (le 15 novembre) à la citadelle du Havre, ils ne seront libérés que le 6 février 1651. Mazarin part aussitôt en exil, mais Condé se rend vite compte que l'hostilité de la reine à son égard n'a pas désarmé. De là sa fuite à Saint-Maur la nuit du 6 au 7 juillet 1651.

La duchesse de Châtillon

Elle est née Isabelle Angélique de Montmorency-Bouteville. En 1627 (elle avait alors deux ans), son père fut condamné à mort et décapité pour avoir osé se battre en duel malgré l'interdiction du cardinal de Richelieu. Elle fut élevée au château de Précy près de Chantilly. Elle allait souvent au château de Chantilly chez son oncle le duc Henri de Montmorency ; mais celui-ci, convaincu de complot contre le cardinal, fut lui aussi condamné à mort et décapité en 1632. Le château fut confisqué par le roi Louis XIII et ne sera rendu qu'en 1643, après la mort de Richelieu, à la sœur du défunt, Charlotte de Montmorency, et à son mari Henri de Bourbon, prince de Condé, les parents du Grand Condé.

Isabelle connaît donc bien les Condé et notamment son cousin Louis duc d'Enghien, son aîné de quatre ans. C'est grâce à sa protection qu'elle a pu épouser en 1645 un de ses amis Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, qui l'avait enlevée de façon un peu cavalière[13]. La princesse mère Charlotte désapprouva ce mariage en raison de la différence de religion (une catholique et un protestant) et surtout de hauteur sociale, les Montmorency étant très au-dessus des Coligny. Mais Condé

11. Katia Béguin, *Les princes de Condé*, Paris, Champ Vallon, 1999 (464 p.), p. 53.

12. Pendant dix-huit ans (1643-1661), la France a été gouvernée par une Espagnole et un Italien naturalisé français, la reine et Mazarin.

13. Gaspard de Coligny porte le même prénom que son illustre ancêtre l'amiral de Coligny, un des chefs du parti protestant pendant les guerres de religion ; il fut assassiné à Paris le jour de la Saint Barthélémy, 24 août 1572.

était heureux de faciliter le mariage de sa cousine et de son meilleur ami.

Pendant la première Fronde, Châtillon, fidèle adjoint de Condé, participe à ses côtés à la guerre que mène l'armée royale contre les Parisiens révoltés. Au combat de Charenton, il reçoit un coup de pistolet dans les reins. On le transporte à Vincennes. Il agonise toute la nuit, veillé sans relâche par Condé lui-même ; il meurt le lendemain. Déjà, cinq ans plus tôt, Condé (alors duc d'Enghien) avait recueilli chez lui à Saint-Maur son frère aîné Maurice grièvement blessé en duel.

Isabelle se console vite. Comme l'écrit Mademoiselle de Montpensier :

Son affliction fut modérée par l'amitié que son mari avoit pour Mlle de Guerchy, et même dans le combat, il avoit une de ses jarretelles à son bras... L'on remarqua que le jour que l'on l'alla consoler de la mort de son mari, elle étoit fort ajustée dans son lit, ce qui confirma que l'affliction n'étoit pas grande[14]. D'ailleurs, elle a sans doute commencé sa liaison avec le duc de Nemours avant la mort de son mari.

Arlette Lebigre juge cette jeune veuve froide, égocentrique, intéressée[15]. Egocentrique certainement, si on en juge par ce narcissique autoportrait :

Démarche agréable, visage d'un ovale parfait, front élevé ; yeux bruns brillants, bien fendus ; regard doux, plein de feu et d'esprit ; nez fort bien fait, bouche charmante, dents belles et bien rangées ; joli petit menton, cheveux châtain clair, très lustrés ; gorge assez belle, peau douce ; la jambe et la cuisse admirablement faites, pieds bien tournés, voix agréable.[15]

La Grande Mademoiselle, toujours attentive à la mode féminine, est éblouie par son élégance vestimentaire quand elle l'aperçoit à un bal donné à Paris pendant l'hiver 1651-52 :

Elle parut à un bal, ajustée au dernier point et belle comme un ange, ce qui fut remarqué parce que, de tout l'hiver, elle ne sortoit point et ne s'étoit pas habillée... M. de Nemours étoit, de ses admirateurs, le plus considérable.[16]

Madame de Motteville admire sa beauté, mais émet quelques réserves sur son caractère :

Il suffit de dire que cette dame étoit belle, galante et ambitieuse autant que hardie à entreprendre et à tout hasarder pour satisfaire ses passions, artificieuse pour cacher les mauvaises aventures qui lui arrivoient autant qu'elle étoit habile à se parer de celles qui étoient à son avantage... Le don de la beauté et de l'agrément qu'elle possédoit au souverain degré la rendoit aimable aux yeux de tous. Il

14. Montpensier, *Mémoires*, *op. cit.*, t. 1er, p. 203 et 207. Par « ajustée », il faut entendre habillée à la dernière mode, tirée à quatre épingles.

15. A. Lebigre, *La duchesse de Longueville*, Paris, Perrin, 2004 (305 p.), p. 198.

16. Montpensier, *op. cit.*, t. 1er, p. 324 et 336.

étoit même difficile aux particuliers d'échapper au charme de ses flatteries ; car elle savoit obliger de bonne grâce et joindre au nom de Montmorency une civilité extrême qui l'auroit rendue digne d'une estime tout extraordinaire si on avoit pu ne pas voir en toutes ses paroles, ses sentiments et ses actions, un caractère de déguisement et des façons affectées qui déplaisent toujours aux personnes qui aiment la sincérité.[17]

Isabelle est intéressée. Pendant la captivité des trois princes, la Princesse Mère de Condé qui n'a pu obtenir leur libération, malgré les supplications réitérées dont elle fatigue la reine et le Parlement de Paris, et qui est étroitement surveillée à Chantilly par un exempt, réussit à s'échapper nuitamment et va se réfugier chez Isabelle au château de Châtillon-sur-Loing (aujourd'hui Châtillon-Coligny). Elle pleure sans cesse et c'est là qu'elle mourra de chagrin le 2 décembre 1650. Mais l'habile Isabelle a réussi à extorquer à la mourante l'usufruit de son domaine de Mello[18] près de Clermont-en-Beauvaisis, qui rapporte plus de dix-mille livres de rente.[19]

Bussy-Rabutin, dans le style allégorique qui était alors très apprécié, décrit ainsi la ville imaginaire de Châtillon : *Châtillon, grande et belle ville par dehors et mal bâtie en dedans ; le peuple y aime l'argent. Elle a été si fort persécutée par deux princes* (Nemours et Condé) *qu'elle a été contrainte de se jeter dans les bras de l'Église ; un abbé commendataire* (l'abbé Fouquet) *en a été gouverneur, mais depuis chassé pour vouloir trop entreprendre sur les privilèges de la ville.*[20]

Condé admire cette jolie cousine, mais se méfie d'elle, car elle voudrait le persuader de faire la paix avec Mazarin. On la soupçonne d'avoir des contacts secrets avec la Cour par l'intermédiaire de l'abbé Fouquet[21], le plus actif des agents du cardinal. Si Condé se laissait fléchir par les arguments et les câlineries d'Isabelle, elle serait largement récompensée ; c'est du moins ce que Fouquet lui a laissé entendre !

La duchesse de Longueville

Anne Geneviève de Bourbon est née en 1619 au château de Vincennes où son père Henri, prince de Condé, était prisonnier pour s'être opposé à la reine

17. Mme de Motteville, *Mémoires sur Anne d'Autriche et sa cour*, édités par M.F. Riaux, Paris, 1869 (4 t.), t. 4, p. 49-50.

18. On prononce Mello, mais le véritable nom du domaine doit être Merlo ; d'autres disent Merlou, ou Marlou.

19. A. Lebigre, *op.cit.*, p. 99.

20. Bussy-Rabutin, *Carte du pays de Bracquerie*. Dans *L'histoire amoureuse des Gaules*, un roman à clés, Mme de Châtillon apparaît sous le nom d'Angélie ; Nemours est Amédée, Mazarin le Grand Druide ; Condé est le prince Tyridate et Mme de Longueville la princesse des Normands.

21. L'abbé Basile Fouquet (ou Foucquet), très amoureux de Mme de Châtillon, est le frère du financier Nicolas Fouquet, le constructeur du château de Vaux-le-Vicomte.

mère Marie de Médicis ; sa mère Charlotte de Montmorency ayant obtenu la grâce de partager le sort de son mari, Anne vit le jour en prison. Elle eut une éducation soignée. Sa mère et elle fréquentaient assidûment le couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques.[22]

A 23 ans, elle épouse un veuf de haut lignage, Henri d'Orléans, gouverneur de la Normandie, qui en a 47. De son premier mariage, il a une fille, mademoiselle Louise de Longueville, qui déteste sa belle-mère et juge sévèrement ses incartades.

M. de Longueville avoit, avec le beau nom d'Orléans, de la vivacité, de l'agrément, de la dépense, de la libéralité, de la justice, de la valeur, de la grandeur, et il ne fut jamais qu'un homme médiocre, parce qu'il eut toujours des idées qui furent infiniment au-dessus de sa capacité.[23]

La duchesse de Longueville, sœur du Grand Condé

Le premier enfant du couple, Charlotte Louise, mademoiselle de Dunois, née en février 1644, ne vécut que quinze mois. Le second, né le 12 janvier 1646, Jean Louis, reçoit le titre de comte de Dunois. Son papa est alors en Allemagne, à Münster, l'un des trois ambassadeurs chargés par Mazarin des négociations de paix avec les princes allemands qui devaient aboutir aux traités de Westphalie. Cinq mois après l'accouchement, madame de Longueville quitte à regret la société parisienne pour joindre son mari dans cette petite ville allemande où on s'ennuie. Les poètes comptent sur elle pour apporter la paix.[24]

A Paris, l'absence de son mari ne l'affligeait guère ; à Münster en revanche, celle du duc de La Rochefoucauld la tourmente ; peut-être est-il déjà en 1646 plus qu'un ami. La mort de son père, le prince Henri de Condé, lui donne un prétexte pour rentrer en France, sans attendre la fin de ces interminables négociations. Après un long et pénible voyage, elle arrive à Paris en mai 1647, juste à temps

22. Le couvent des Carmélites occupait à Paris le quadrilatère défini de nos jours par le boulevard de Port-Royal, la rue Saint-Jacques, la rue du Val-de-Grâce et le boulevard Saint-Michel. Il sera démoli en 1798.

23. Retz, *Mémoires*, t. 1er, p. 254-255.

24. L'un de ces poètes lui envoie une élégie de 222 vers où on lit : *Allez grande princesse, allez où vous appelle / De votre illustre époux l'amour chaste et fidèle. / Allez, par le beau feu qui brille dans vos yeux / Charmer de ce héros les soins laborieux. / Et nos fiers ennemis, vaincus par vos attraits / Viendront à deux genoux vous demander la paix.* Cette strophe est citée par A. Lebigre, *op. cit.*, p. 88.

pour accoucher d'une petite Marie Gabrielle et retrouver son cher ami La Rochefoucauld.

Elle est alors une jeune femme épanouie. Comme l'écrit son biographe Victor Cousin : *Elle était grande et ne l'était pas trop... Ses yeux étaient du bleu le plus doux ; son abondante chevelure du plus beau blond cendré. Elle avait le plus grand air... Madame de Longueville était dans tout son maintien la dignité, la politesse, la douceur même, avec une langueur et une nonchalance qui n'étaient pas son moindre charme. Tout en elle était esprit, sentiment, agrément.*[25]

Le cardinal de Retz a pourtant remarqué un petit défaut qui a échappé à Victor Cousin :

La petite vérole lui avoit ôté la première fleur de sa beauté ; mais elle lui en avoit laissé presque tout l'éclat ; et cet éclat, joint à sa qualité, à son esprit et à sa langueur qui avoit en elle un charme particulier, la rendoit une des plus aimables personnes de France.[26]

A Paris comme à Münster, elle fait tourner les têtes partout où elle passe. Un jeune homme est déjà mort pour elle. En 1643, ayant été insultée par la duchesse de Montbazon, une ancienne maîtresse de son mari, un de ses soupirants, Maurice de Coligny (le frère aîné de Gaspard de Coligny) défendit son honneur en appelant le duc de Guise, champion de madame de Montbazon. Le duel eut lieu à Paris place Royale le 12 décembre 1643. Coligny reçut un mauvais coup d'épée au bras. Le duc d'Enghien recueillit le blessé dans son château de Saint-Maur. L'agonie de Coligny dura plusieurs mois. Il mourut à la fleur de l'âge le 21 mai 1644.

Excédé par la longueur des négociations, moqué par ses deux collègues, le duc de Longueville a claqué la porte à Münster ; il arrive à Rouen en février 1648, car il prend très au sérieux sa responsabilité de gouverneur de la Normandie. Il vient rarement à Paris. Son épouse n'a aucune envie de le joindre à Rouen car son « amitié » pour La Rochefoucauld devient de jour en jour plus étroite. Paul de Gondi voit bien qu'ils sont inséparables :

Je ne laissai pas de prendre une grande liaison d'affaires avec madame de Longueville, et par elle, un commerce avec M. de La Rochefoucauld.[27]

Les deux amants n'ont pas de mal à tromper le jeune Conti sur la nature de leur relation :

Il (La Rochefoucauld) *faisoit croire à M. le prince de Conti qu'il le servoit dans la passion qu'il avoit pour Madame sa sœur ; et lui et elle, de concert,*

---

25. V. Cousin, *La jeunesse de Madame de Longueville*, Paris, 1859 (592 p.), p. 233. L'auteur s'exprime en termes si dithyrambiques sur la belle duchesse que Pierre Larousse l'appelle ironiquement « son amoureux posthume », dans le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. X, Paris, 1873 (1494 p.), p. 669, à l'article « Duchesse de Longueville ».
26. Retz, *op. cit.*, t. 1er, p. 221.
27. *Ibid.*, p. 222.

l'avoient tellement aveuglé que plus de quatre ans après, il ne se doutoit encore de quoi que ce soit.[27]

Dès le début de la Fronde, madame de Longueville, Conti et La Rochefoucauld ont pris parti pour les Frondeurs, alors que Condé a choisi le camp adverse. Les Parisiens doutent de leur sincérité, car la cavalerie de Condé encercle la capitale et s'efforce de l'affamer. Pour dissiper la méfiance des Parisiens, la duchesse vient loger à l'Hôtel de Ville plutôt qu'à l'Hôtel de Condé ou à l'Hôtel de Longueville. Le 29 janvier, elle accouche de son quatrième enfant, un fils. Pour honorer la capitale, il reçoit sur les fonts baptismaux, après le prénom de Charles, un second prénom, Paris. Partout, on murmure que la paternité de cet enfant revient non au mari, mais à La Rochefoucauld.

Le coadjuteur, lui-même frondeur, raconte :

J'allai en diligence (c'est-à-dire en vitesse) *prendre madame de Longueville, Mademoiselle sa belle-fille et Madame de Bouillon, avec leurs enfants, et je les menai à une espèce de triomphe à l'Hôtel de Ville. Imaginez vous, je vous supplie, ces deux personnes sur le balcon de l'Hôtel de Ville, plus belles en ce qu'elles paroissoient négligées, quoiqu'elles ne le fussent pas. Elles tenoient chacune un de leurs enfants entre les bras, qui étoient beaux comme leurs mères. La Grève* (la place de grève devant l'Hôtel de Ville) *étoit pleine de peuple jusqu'au dessus des toits ; tous les hommes jetoient des cris de joie, toutes les femmes pleuroient de tendresse.*[28]

Pendant la captivité de ses frères et de son mari, madame de Longueville essaie de soulever la Normandie, sans succès. Harcelée par l'armée royale, elle arrive difficilement au port de Dieppe, tombant à l'eau en montant dans une barque. Delà, elle gagne la Hollande, puis Stenay-sur-Meuse, fief des Condé dont la garnison est commandée par l'ami Turenne ; elle a du mal à repousser les avances de ce militaire bourru qui est tombé amoureux d'elle. Les princes libérés (en février 1651), elle communie avec eux dans la haine de Mazarin. En juillet 1651, elle et Conti fuient à Saint-Maur. Bien plus que sa belle-sœur Claire Clémence de Condé, c'est elle la reine de Saint-Maur.

Le duc François VI de La Rochefoucauld

Depuis la fin du XVe siècle, l'aîné de chaque génération des La Rochefoucauld porte le prénom François en souvenir du roi François 1er, qui eut pour parrain François 1er de La Rochefoucauld ; aussi, comme les rois, tous ces François se distinguent par un numéro. Pour récompenser le comte François V, Richelieu l'éleva à la dignité de duc, en 1622, et de gouverneur du Poitou ; mais, ayant pris

28. *Ibid.*, p. 249.

Le duc de La Rochefoucauld

parti pour la reine Marie de Médicis, Richelieu le força à vendre ce gouvernorat dix ans plus tard.

François VI, le célèbre auteur des *Maximes*, naît à Paris le 15 septembre 1613 et porte d'abord le titre de prince de Marcillac[29]. En janvier 1628, à l'âge de quatorze ans et quatre mois, il épouse Andrée de Vivonne qui lui donnera huit enfants. Mais le grand amour de sa vie, entre 1646 et 1651, sera la duchesse de Longueville. François VI hérite de son père la haine de Richelieu. En 1637, la duchesse de Chevreuse l'entraîne dans un complot contre le cardinal. Le complot est éventé, ce qui lui vaut un emprisonnement de huit jours à la Bastille et deux ans d'exil sur les terres paternelles de Verneuil en Poitou. Il suit le duc d'Enghien à la campagne de Flandre en 1646 ; il est présent à la bataille de Courtrai le 28 juin ; le 13 août, au siège de Mardick près de Dunkerque, il est blessé de trois balles de mousquet à l'épaule ; on le ramène à Paris sur un brancard. Pour récompenser sa bravoure, Mazarin l'autorise à racheter le gouvernorat de Poitou que son père a été forcé de vendre quatorze ans plus tôt ; mauvaise affaire, il rachète 300 000 livres ce que son père avait vendu 250 000.

Très épris de la duchesse de Longueville et mécontent de Mazarin qui a refusé d'octroyer à son épouse le privilège du tabouret[30], Marcillac adhère au parti frondeur. Le 19 février 1649, à Brie-Comte-Robert, dans un bref engagement contre les troupes royales, il est à nouveau blessé, mais sans gravité. La paix de Rueil intervient peu après. Condé se réconcilie avec son frère et sa sœur et avec Marcillac, l'amant de celle-ci.

Le jour de l'arrestation des princes (18 janvier 1650), craignant d'être arrêté lui aussi, il se réfugie dans une maison du faubourg Saint-Germain, où madame de Longueville vient le rejoindre. Là, oubliant toute bienséance, les deux amants tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'enfuient au grand galop, de nuit sous

29. Dans cette famille, le père porte le titre de duc de La Rochefoucauld et le fils celui de prince de Marcillac. François VI ne devint duc qu'à la mort de son père François V le 8 février 1650. Le caractère très récent de ce titre de duc (1622) place les La Rochefoucauld très au-dessous des Longueville et des Condé. Ces éléments biographiques sont donnés par Jean Lafond, *Dictionnaire des Lettres françaises, le XVIIe siècle*, La Pochothèque, Fayard, 1996 (1278 p.), p. 704.

30. Quand la reine reçoit des amies dans son salon, elle est assise dans un fauteuil ; les dames les plus titrées ont droit à un tabouret ; les autres restent debout. Le privilège du tabouret est âprement convoité par les gentilshommes qui désirent s'élever dans la hiérarchie politique et sociale.

une pluie battante, achetant à prix d'or des chevaux de rechange dans les villages normands traversés ; ils arrivent à Rouen le lendemain matin[31]. Mais il faut bientôt déchanter ; les Normands refusent de les suivre. Douloureuse séparation, Anne s'enfuit en Hollande tandis que François gagne le Poitou, puis la Guyenne qui a Condé comme gouverneur. Là, il s'efforce de lever des troupes pour le parti des princes emprisonnés.

Pour soutenir leur cause, les Frondeurs n'hésitent pas à traiter à Stenay avec l'ennemi espagnol. Le 7 mars 1650, le Conseil royal proclame la duchesse de Longueville, le vicomte de Turenne, son frère le duc de Bouillon et le duc de La Rochefoucauld criminels de lèse-majesté. Un détachement de l'armée royale est chargé de démolir le château de Verteuil, résidence des La Rochefoucauld.

En avril 1650, avec l'aide de son fidèle Gourville, La Rochefoucauld organise l'évasion de Chantilly de l'épouse et de la mère de Condé et de leur fils et petit-fils le duc d'Enghien, âgé de six ans. En faisant étape à Mouron en Berry[32], fief des Condé, puis à Turenne en Auvergne, Claire Clémence de Condé et son fils arrivent à Bordeaux. La princesse mère, épuisée par la fatigue et les chagrins, meurt à Châtillon chez la cousine Isabelle.

Bouillon et La Rochefoucauld organisent à Bordeaux la résistance anti-mazarine ; la ville, assiégée par l'armée royale, capitule le premier octobre 1650. Puis l'armée se dirige vers Stenay-sur-Meuse pour en déloger Turenne et sa garnison composée en grande partie de soldats espagnols peu motivés. La bataille de Rethel, en décembre 1650, est un désastre pour Turenne, le pire de toute sa carrière. Mazarin vient en personne à Rethel pour savourer la victoire, mais n'ose pas assiéger Stenay. La Rochefoucauld a réussi à s'échapper de Bordeaux et s'est réfugié incognito à Paris chez la princesse palatine.

Malgré ses victoires de Bordeaux et de Rethel, Mazarin est plus impopulaire que jamais. Les Parisiens réclament à hauts cris la libération des princes et surtout l'exil du cardinal ; ils osent même retenir la reine prisonnière au Palais Royal en bloquant toutes les issues du palais. Ils obtiennent la libération des princes (6 février 1651) et peu après la fuite en Allemagne de leur ennemi juré. La duchesse de Longueville quitte Stenay le 7 mars, rentrant à Paris par petites étapes, acclamée tout au long de la route par les populations en liesse. Elle préfère rester à Paris auprès de son cher François plutôt que de joindre son vieux mari en Normandie. Dès le 7 juillet, les deux amants arrivent à Saint-Maur quelques heures après le grand Condé.

---

31. A. Lebigre, *op. cit.*, p. 167.

32. On dit Mouron (c'est l'orthographe qu'utilise La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*) ou Montrond, aujourd'hui Saint-Amand-Montrond.

Le duc de Nemours

Charles Amédée de Savoie est né à Paris en 1624 (il a donc cinq ans de moins que madame de Longueville). Il a hérité du titre de duc de Nemours à la mort de son frère aîné, tué au siège d'Aire-sur-la-Lys en 1641. Le 7 juillet 1643, il a épousé Elisabeth de Vendôme, devenant ainsi le beau-frère du duc de Mercœur et du duc de Beaufort[33]. Au siège de Mardick en août 1646, il est lui aussi blessé, comme le prince de Marcillac, mais d'une blessure à la jambe sans gravité.

Pendant la première Fronde, la famille Vendôme-Nemours, comme la famille Condé, se divise en deux factions opposées. Beaufort est l'un des chefs de l'armée des Frondeurs, tandis que Nemours protège la Cour aux côtés de Condé. Lors du combat de Juvisy le 10 février 1649, les deux beaux-frères se trouvent face à face. Beaufort réussit à faire passer une lettre à Nemours, l'invitant à joindre le camp des Frondeurs, et une autre pour le duc d'Orléans, oncle du roi. Nemours montre ces lettres compromettantes à la fille du duc d'Orléans, mademoiselle de Montpensier :

Nous résolûmes, M. de Nemours et moi, de brûler ces lettres et nous nous jurâmes, l'un et l'autre, qu'il n'en seroit jamais fait aucune mention[34] *; et un peu plus loin :*

M. de Nemours commençoit alors à faire le galant de madame de Châtillon ; et la galanterie de son mari, qui avoit commencé en ce temps là pour Guerchy, lui déplut moins.

La Grande Mademoiselle assaisonne parfois sa narration d'une pointe d'humour !

Pendant la captivité des princes, *le duc de Nemours, qui étoit ami du prince de Condé, étoit un de ceux qui agissoient le plus puissamment par ses amis à la libération des prisonniers*[35]. *Ce fut en ce temps là* (début novembre 1650) *que M. de Nemours qui étoit engagé au parti de M. le Prince par l'entremise de madame de Châtillon, voulut le sauver ; mais l'entreprise manqua pour n'avoir pas été bien conduite.*[36]

Mazarin eut vent de cette tentative avortée et fit transférer les prisonniers, le 15 novembre 1650, de Marcoussis au Havre. Le 6 février 1651, il donne l'ordre de les libérer et il a le toupet d'aller lui-même ouvrir les portes de leur prison, de les inviter à déjeuner et de baiser la botte de Condé quant celui-ci monte dans le carrosse du départ.

Le duc d'Orléans, Beaufort et le coadjuteur Gondi vont au-devant d'eux jus-

33. Henri, duc de Mercœur, François, duc de Beaufort et Elisabeth de Vendôme sont les trois enfants de César de Bourbon, duc de Vendôme, lui-même fils bâtard du roi Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

34. Montpensier, *op. cit.*, t. 1er, p. 206.

35. Motteville, *op. cit.*, t. 3, p. 177.

36. Montpensier, *op. cit.*, t. 1er, p. 271.

qu'à Saint-Denis (le 13 février). Le 17, ils entrent triomphalement à Paris :

La presse fut grande dans les rues de Paris pour les voir arriver et le peuple témoigna beaucoup de joie de leur retour... mais rien n'est égal à la quantité de monde qui se trouva chez la Reine ce même jour au soir, quand tous ensemble ils vinrent chez elle la saluer. Elle étoit au lit quand le duc d'Orléans les lui présenta. Les compliments furent courts de la part du prince de Condé et des deux autres. Après qu'ils eurent été dans sa ruelle un petit quart d'heure, ils s'en allèrent chez le duc d'Orléans qui leur donna un grand soupé (sic). *Les princes, avant que de se coucher, allèrent visiter le duc de Nemours qui étoit malade et la princesse palatine.*[37]

Nemours, l'un des premiers, accourt à Saint-Maur dans les premiers jours de juillet 1651.

Les tractations entre le Palais royal et Saint-Maur

Dès son arrivée à Saint-Maur aux petites heures du 7 juillet, Condé saisit sa plume d'oie et rédige une longue lettre qu'il adresse au Parlement de Paris pour justifier son étrange escapade. En voici le premier paragraphe :

Messieurs,

L'estime que j'ai toujours faite de votre compagnie, de sa justice et de son zèle pour le bien de l'État et les preuves obligeantes que j'en ai reçues par la protection que vous avez donnée à mon innocence durant ma prison, m'obligent à vous informer des sujets qui m'ont porté à me retirer de Paris dans ma maison de Saint Maur, pour empêcher que les calomnies et les artifices de mes ennemis ne fissent quelque impression sur vos esprits...

Suit une longue diatribe contre Mazarin. La lettre se termine par ces mots :

Je suis, Messieurs, votre affectionné serviteur,
Louis de Bourbon
De Saint-Maur, le 7 juillet 1651.[38]

Les ponts ne sont pas complètement rompus entre la Cour et Saint-Maur. La reine envoie *L'après-dînée de ce même jour 7 de juillet*[39] le maréchal de Gramont pour ramener le fugitif à la raison et lui affirmer qu'elle n'a aucune intention de l'arrêter à nouveau. Mais il fait la sourde oreille :

Monsieur le Prince se crut obligé... de ne point donner d'audience particulière à M. le maréchal de Gramont, quoiqu'il l'eût toujours fort aimé, et il se

37. Motteville, *op. cit.*, t. 3, p. 317.

38. Mme de Motteville a eu copie de cette lettre et la reproduit in extenso : *op. cit.*, t. 3, p. 373-375. En leur qualité de princes du sang, Condé et son frère Conti exercent les fonctions de juges au Parlement de Paris. L'archevêque de Paris ou son coadjuteur est aussi membre de droit du Parlement.

39. Aux XVIIe et XVIIIe siècles en France, comme de nos jours encore dans la province de Québec, le repas de midi s'appelle le dîner et le repas du soir le souper. L'après-midi se dit alors l'après-dînée.

contenta de lui dire, en présence de toutes les personnes de qualité qui étoient avec lui, qu'il ne pouvoit retourner à la Cour tant que les créatures de M. le Cardinal y tiendroient les premières places. Tous ceux qui étoient dans les intérêts de M. le Prince et qui souhaitoient pour la plupart l'accommodement, trouvoient leur compte en cette proposition.[40]

Le maréchal rentre à Paris et rend compte de sa mission au Palais Royal puis au palais de Luxembourg chez le duc d'Orléans. Le coadjuteur se trouve justement chez Monsieur :

M. le maréchal de Gramont entra, qui venoit de rendre compte à la Reine du voyage de Saint-Maur... et comme il étoit fort piqué du refus que M. le Prince lui avoit fait de l'écouter en particulier, il donna à son voyage et à sa négociation un air de ridicule qui ne me fut pas inutile. Monsieur qui étoit l'homme du monde qui aimoit le mieux à se jouer (c'est-à-dire que plus que quiconque il aimait la plaisanterie) *prit un plaisir sensible à la description des Etats de la Ligue assemblés à Saint-Maur.*[41]

L'ambassade du maréchal ayant échoué, la reine envoie le Garde des Sceaux Léon Bouthillier, comte de Chavigny, un autre ami de Condé :

Chavigny, qui alloit et venoit de Paris à Saint-Maur et de Saint-Maur à Paris, se faisoit un mérite auprès de la Reine, à ce qu'elle m'a dit elle-même, de ce que le premier feu que ce nouvel éclat de M. le Prince avoit jeté s'étoit plutôt attaché au Tellier (sic), *à Lyonne et à Servien, qu'au Cardinal lui-même.*[42]

Chavigny n'a pas plus de succès que Gramont.

Au Parlement de Paris, pendant la séance du 8 juillet, le Premier Président Mathieu Molé fait preuve de clairvoyance et de pessimisme :

Celui-ci, dis je, parla avec force contre la retraite de Saint-Maur et l'appela même un triste préalable à la guerre civile.[43]

La reine fait un geste conciliant en direction de Condé en écartant du pouvoir les trois ministres mazarins qu'il déteste, Servien, Le Tellier et de Lyonne. Un peu rassuré, Condé fait une apparition remarquée au Parlement de Paris, île de la Cité, le vendredi 21 juillet, mais fortement accompagné :

Il vint sur les huit heures du matin, accompagné de M. de La Rochefoucauld et de cinquante ou soixante gentilshommes. Comme il trouva la compagnie assemblée pour la réception de deux conseillers, il lui dit qu'il se venoit réjouir avec elle de ce qu'elle avoit obtenu l'éloignement des ministres.[43]

---

40. Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 121.

41. Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 130. Le maréchal compare la cohue qui règne à Saint-Maur le 7 juillet 1651 à la pétaudière de la Sainte Ligue qui s'est emparée du pouvoir à Paris en juillet 1588. Le souvenir de la Ligue et de ses conséquences (l'assassinat du duc de Guise, l'assassinat du roi Henri III) est encore très vif au milieu du XVIIe siècle.

42. Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 121-122.

43. *Ibid.*, p. 148.

La *Muse historique* narre ainsi l'événement :

Monsieur le Prince en personne
Suivi d'une escorte assez bonne
L'œil brillant et le cœur hardi
Au Palais alla vendredi
Où quand il eut pris la séance
Selon son rang et sa naissance
Monsieur le Premier Président
Lui tint, ce dit on, un langage
Si beau, si françois et si sage
Qu'il en fut loué hautement
De tous les gens du Parlement....

Anne d'Autriche et Mazarin.

M. le Prince ne se contente pas de ce simple éloignement ; il voudrait qu'il soit mentionné nettement dans la déclaration que la reine a promis d'envoyer bientôt au Parlement. Le Président Molé lui répond sur un ton respectueux que ses demandes sont excessives :

Il ne seroit ni de la justice ni du respect que l'on devoit à la reine de lui demander tous les jours de nouvelles conditions... qu'il eût été à souhaiter que M. le Prince eût témoigné la confiance qu'il y devoit prendre en allant descendre au Palais Royal plutôt qu'à celui de la justice.

Condé répond vertement que la fâcheuse expérience qu'il avoit faite depuis peu de sa prison faisoit que l'on ne devoit point trouver étrange qu'il ne s'exposoit pas sans précaution.

Un peu vexé, Monsieur le Prince retourna à Saint-Maur.[44]

La reine (en l'absence de Mazarin, toujours exilé à Brühl près de Cologne) est effrayée par les exigences croissantes de Condé. Le 23 juillet au soir, elle convoque le coadjuteur au Palais Royal et lui dit :

Avec un visage fort troublé... Vous voyez qu'il n'y a point de fin aux prétentions de M. le Prince et qu'il va à tout si l'on ne trouve quelque moyen de l'arrêter. Il vient d'arriver à Saint-Maur.[45]

Le jeudi 17e jour d'août, sur les dix heures du matin, devant le Parlement au grand complet ainsi que le corps de ville de Paris, elle fait lire une déclaration

44. *Ibid.*, p. 187-189.
45. *Ibid.*, p. 192.

qui est en fait un long réquisitoire contre Condé[46]. M. le Prince et ses amis sont persuadés que ce texte a été rédigé par le coadjuteur, ce traître, cet ancien Frondeur prêt à toutes les compromissions pour obtenir le chapeau de cardinal[47]. Ils passent toute la journée du dimanche 20 août à rassembler leurs partisans en vue de l'inévitable confrontation avec les amis du coadjuteur.

Le 21 août, les deux camps sont face à face :

M. le Prince ne pouvoit assez s'étonner de l'état où se trouvoit le Palais, qu'il paraissoit plutôt un camp qu'un temple de justice... et qu'il ne concevoit pas qu'il se pût trouver dans le royaume des gens assez insolents pour prétendre lui disputer le pavé. La cohue s'éleva à cet instant.[48]

Un incident ridicule faillit tourner mal pour le coadjuteur :

Comme je sortois de la Grand'Chambre, je rencontrai dans le parquet des huissiers M. de La Rochefoucauld qui rentroit... Et comme je mis le pied sur la porte du parquet, j'entendis une fort grande rumeur dans la salle, des gens qui crioient « Aux armes ! ». Je me voulus retourner pour voir ce que c'étoit, mais je n'en eus pas le temps, parce que je me sentis le cou pris entre les deux battants de la porte que M. de La Rochefoucauld avoit fermée sur moi, en criant à MM. de Coligny et de Ricousse de me tuer... M. de Champlâtreux qui étoit accouru au bruit qui se faisoit dans la salle, me voyant en cette extrémité, poussa avec vigueur M. de La Rochefoucauld ; il lui dit que c'étoit une honte et une horreur qu'un assassinat de cette nature ; il ouvrit la porte et me fit entrer.[49]

Aussitôt qu'il (le coadjuteur) *parut dans la grand'salle du Palais, et que ceux du parti du prince le virent, ils mirent tous l'épée à la main. Ceux du coadjuteur firent de même ; et dans cet instant, il s'en fallut peu qu'ils ne se tuassent tous les uns les autres.*[50]

Le coadjuteur conclut sans modestie :

Dans ce moment, Crenan, qui commandoit la compagnie de gendarmes de M. le prince de Conti, mais qui étoit de mes anciens amis, (s'écria) *: Schelme qui ne remettra l'épée dans le fourreau ! Cette parole... fit que tout le monde sans exception suivit son exemple. Cet événement est peut être l'un des plus extraordinaires de notre siècle.*[51]

---

46. Mme de Motteville donne le texte complet de cette déclaration, *op. cit.*, t. 3, p. 396-401.

47. Depuis le Concordat de Bologne (1516) entre la France et la Papauté, le roi de France a le privilège de présenter au pape le nom de tel ou tel de ses sujets qui lui paraît mériter la dignité de cardinal. Le pape peut lui refuser l'investiture, mais il lui est impossible de nommer cardinal un Français qui n'aurait pas été présenté par le roi.

48. Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 217.

49. *Ibid.*, p. 219. M. de Coligny est un cousin des défunts Maurice et Gaspard de Coligny. M. de Champlâtreux est le fils du Président Molé.

50. Motteville, *op. cit.*, t. 3, p. 418.

51. Retz, *op. cit.*, t. III, p. 221. *Schelme* signifie en allemand coquin, filou. Il y a beaucoup de Suisses et d'Allemands dans l'armée et dans les gardes ; quelques mots d'allemand se sont répandus dans le vocabulaire militaire.

Condé vient encore au Parlement les 28, 29, 30 et 31 août et le 4 septembre sans obtenir ce qu'il souhaite, une déclaration royale en bonne et due forme qui annule ou du moins atténue celle du 17 août. Furieux, il refuse d'assister à la cérémonie de proclamation de la majorité du roi, le 7 septembre, dans un lit de justice au Parlement.[52]

Le prince de Condé ne se trouva pas à cette cérémonie et il ne se bougea de Saint-Maur. Mais il envoya le prince de Conti qui donna de sa part une lettre au Roi où il lui faisoit ses excuses de ce qu'il ne l'accompagnoit pas dans une action si célèbre comme il eût bien souhaité... et qu'il se rendroit près de sa personne dès qu'il y trouvera sa sûreté.[53]

Cette dernière parole aigrit la Reine au-delà de tout ce que j'en avois vu jusqu'à ce moment ; et elle me dit le soir ces propres mots : « M. le Prince périra, ou je périrai ».[54]

Condé se rend compte qu'il n'a plus rien à espérer de la Cour.

La fête à Saint-Maur

Ces démêlés politico-judiciaires n'altèrent en rien l'atmosphère de complot, de roman d'aventures, de fête, de galanterie qui prévaut à Saint-Maur. La Rochefoucauld s'en réjouit mais ne se fait guère d'illusions sur l'esprit de suite et le sérieux de ces jeunes gens des deux sexes qui ont envahi le parc et le château, mais qui cherchent surtout à s'amuser, à flirter et à passer du bon temps chez un grand personnage.

Madame la Princesse, M. le prince de Conti et Mme de Longueville se rendirent à Saint-Maur aussitôt que Monsieur le Prince ; et dans les premiers jours, cette cour ne fut pas moins remplie de personnes de qualité que celle du Roi. Tous les divertissements mêmes s'y rencontrèrent pour servir à la politique ; et les bals, les comédies, le jeu, la chasse et la bonne chère attiraient un nombre infini de ces gens incertains qui s'offrent toujours au commencement des partis, et qui les trahissent et les abandonnent d'ordinaire selon leurs craintes ou leurs intérêts. On jugea néanmoins que leur nombre pouvait rompre les mesures qu'on aurait pu prendre d'attaquer Saint Maur, et que cette foule, inutile et incommode en toute autre rencontre, pouvait servir en celle-ci et donner quelque réputation aux affaires.[55]

---

52. Les rois de France sont censés devenir majeurs le jour de leur treizième anniversaire ; Louis XIV est né le 5 septembre 1658.

53. Marquis de Monglat, *Mémoires, dix-septième campagne*, cité dans Motteville, *op. cit.*, t. 3, p. 429, note infrapaginale.

54. Retz, *op. cit.*, t. 3, p. 249.

55. La Rochefoucauld, *Mémoires*, Gallimard, coll. Folio, 2006 (349 p.), p. 178.

Le château de Saint-Maur au milieu du XVIIe siècle, vu par Israël Silvestre (coll. Le Vieux Saint-Maur).
C'est un édifice inachevé ; il ne sera terminé que trente ans plus tard sous Gourville. Il est probable que la «cour» du prince est logée à proximité, à la Capitainerie (note de P. Gillon) «Tous les divertissements mêmes s'y rencontrèrent pour servir à la politique ; et les bals, les comédies, le jeu, la chasse et la bonne chère attiraient un nombre infini de ces gens incertains...», écrit La Rochefoucauld

Condé lui-même est bientôt la cible des flèches du dieu Amour :

En quelques jours, le Palais Royal se vide au profit de Saint-Maur où se côtoient les clients de la maison de Condé, la fine fleur de la Fronde aristocratique et les opportunistes venus flairer le vent. Parmi les jolies femmes, souvent peu farouches, qui apportent l'indispensable touche de galanterie à cette sorte d'état-major, Isabelle Angélique occupe la place d'honneur. Elle n'a pas eu besoin de se mettre en grands frais pour attirer Condé dans son lit. Elle n'en poursuit pas moins la liaison que, déjà du vivant de son mari, elle entretenait avec Charles Amédée de Savoie, duc de Nemours.[56]

Cette jolie veuve insatiable n'a pas trop de deux amants, Nemours et Condé. Jadis, quand elle avait six ans et le cousin Louis dix ans, ils jouaient à cache-cache dans le parc du château de Chantilly ; maintenant, à Saint-Maur, ils jouent à des jeux plus excitants. Nemours ne paraît pas trop affecté par cette infidélité :

Beau et bien fait de sa personne..., visage piqueté de taches de rousseur, il a vingt-sept ans... beaucoup de bravoure et la légèreté d'un jeune adolescent. Ses amours avec la duchesse de Châtillon commenceraient-elles à le lasser ?[56]

En tous cas, pour compenser la perte (sans doute provisoire) d'une maîtresse, il commence à se montrer plus assidu auprès de madame de Longueville et à lui prodiguer des conseils.

56. A. Lebigre, *op. cit.*, p. 213.

Pendant tout le mois de juillet, Condé hésite sur la conduite à tenir :

Monsieur le Prince quitta Saint-Maur pour retourner à Paris (le 21 juillet) *; il crut être en état, par le nombre de ses amis et de ses créatures, de s'y maintenir contre la cour, et que cette conduite fière et hardie donnerait de la réputation à ses affaires.*[57]

Toutefois, par mesure de précaution, *il fit partir en même temps* (fin juillet) *Madame la Princesse* (son épouse), *M. le duc d'Enghien* (son fils) *et Madame de Longueville pour aller à Mouron*[58] *dans la résolution de les y aller joindre bientôt*[57]. Madame de Longueville emmène avec elle son fils aîné Jean Louis, tandis que le petit Charles Paris, qui n'a que deux ans et demi, est expédié à Trie, en Normandie, chez son prétendu papa le duc de Longueville. Le départ de l'épouse, du fils et de la sœur de Condé laisse à Saint-Maur le champ libre à la cousine-maîtresse. La rusée, la coquine en profite pour extorquer à son amant la pleine propriété du domaine de Mello[59] dont la défunte princesse mère ne lui avait concédé que l'usufruit l'année précédente.

Condé garde auprès de lui son fidèle La Rochefoucauld (lequel se distingue le 21 août au Parlement d'une façon qui laissera au coadjuteur de cuisants souvenirs !), et il confie l'accompagnement des deux dames et des deux enfants à une petite escorte commandée par le duc de Nemours. Est-ce au cours de ce voyage de Saint-Maur à Mouron, ou plus probablement au château de Mouron, que madame de Longueville cède aux instances du séduisant Nemours ? Les circonstances sont favorables ; l'absence de l'amant en titre (La Rochefoucauld) et de la foule trop curieuse qui se presse à Saint-Maur offrent une chance qu'un gentilhomme entreprenant doit exploiter. Une maîtresse provisoirement perdue ?

Bah ! Une autre gagnée !

Alea jacta est

En juillet-août 1651, Condé ne sait quel parti prendre :

Tout contribuait à augmenter les défiances et les soupçons de Monsieur le Prince ; il voyait que la majorité du roi allait rendre son autorité absolue ; il connaissait l'aigreur de la reine contre lui et voyait bien que, le considérant comme le seul obstacle au retour du Cardinal, elle n'oublierait rien pour le perdre ou pour l'éloigner. L'amitié de M. le duc d'Orléans lui paraissait un appui bien faible et bien douteux pour le soutenir dans des temps difficiles, et il ne pouvait croire qu'elle fût longtemps sincère, puisque le Coadjuteur avait toujours beaucoup de crédit auprès de lui.[60]

Le duc de Bouillon et son frère cadet le vicomte de Turenne hésitent eux aus-

57. La Rochefoucauld, *op. cit.*, p. 180.
58. Cf. note 34.
59. Cf. note 18.
60. La Rochefoucauld, *op. cit.*, p. 187.

si. A Saint-Maur, La Rochefoucauld leur fait des offres alléchantes de la part de Condé ; par exemple, il propose à Turenne le commandement des vieilles troupes de Monsieur le Prince à Stenay, Clermont et Damvilliers. Mais Turenne, échaudé par sa terrible défaite de Rethel, se rapproche de plus en plus de la Cour qui, elle aussi, lui fait miroiter un haut commandement. Turenne entraîne Bouillon dans son sillage ; d'autres les suivent. La foule joyeuse mais inconstante de Saint-Maur se désagrège, chacun trouvant des excuses valables pour rentrer dans ses foyers.

Monsieur le Prince balançait encore sur le parti qu'il devait prendre et ne pouvait se déterminer ni à la paix ni à la guerre. Le duc de La Rochefoucauld, voyant tant d'incertitude, crut se devoir servir de cette conjoncture pour porter Monsieur le Prince à écouter avec plus de facilité les propositions d'accommodement dont il semblait que Mme de Longueville essayait de le détourner.[61]

Condé est en effet tiraillé entre sa maîtresse et sa sœur. La première le pousse à un arrangement avec la Cour dans l'espoir d'une récompense (tel était peut être le véritable but de ses câlineries ?). La seconde redoute le retour de la paix civile qui lui ôterait tout prétexte de rester auprès de son frère et de son amant en titre et l'obligerait à joindre son mari ; si celui-ci apprend son inconduite (et comment peut-il l'ignorer ?), elle craint de devoir passer le reste de ses jours en résidence surveillée dans un lugubre château normand.

Madame de Motteville analyse clairement ces ultimes hésitations :

M. le Prince avoit encore assez d'inclination à la paix et même on a cru qu'il y eut des moments où il n'auroit pas été implacable sur le retour du cardinal... Le duc de Nemours n'étoit ennemi du cardinal que par intervalles et se laissoit conduire par ses fantaisies plutôt que par des desseins bien formés. Le duc de La Rochefoucauld qui paroissoit être et qui étoit en effet le premier mobile de tous ces grands mouvements, à ce qu'il m'a dit lui-même, avoit de l'aversion à la guerre ; mais il la vouloit parce que madame de Longueville la souhaitoit passionnément. Monsieur le Prince, les ayant consultés sur ces dernières propositions, ils conclurent tous à la guerre...

Ce prince, malgré leurs conseils, ne voulut point encore se déterminer ; il voulut aller à Montrond où étoit madame de Longueville pour prendre sa dernière résolution avec elle. Ce fut là qu'il fut comme forcé de se déclarer contre le Roi... Ce fut une femme qui dans ce conseil opina pour la guerre et l'emporta contre le plus grand capitaine que nous ayons eu de nos jours.

Il laissa madame la Princesse et le duc d'Enghien son fils à Montrond, envoya le prince de Conti et madame de Longueville à Bourges ; et partant de Montrond le 16 de septembre avec les ducs de Nemours et de La Rochefoucauld pour aller en Guienne, il passa par Verteuil, maison du duc de La Rochefoucauld qui, l'an-

61. *Ibid.*, p. 177. L'auteur parle de lui-même à la troisième personne.

née précédente, avoit été à moitié rasée, pour avoir été dans son parti.[62]

Il fut reçu dans Bordeaux le 22 septembre avec des démonstrations d'allégresse et d'affection. Il ne reverra pas de sitôt sa chère maison de Saint-Maur.

Épilogue 1652 : Nemours et La Rochefoucauld blessés

En attendant le retour du cardinal, Châteauneuf est devenu chef du Conseil. Apprenant la présence en Berry de la famille Condé, il expédie le roi, la Cour et leurs gardes en direction de Bourges ; les Condéens doivent en déguerpir rapidement (fin octobre 1651) et rejoindre le chef de famille à Bordeaux. Aussitôt, le roi, la Cour et l'armée royale se rapprochent d'eux en s'installant à Poitiers où Mazarin, rentré d'exil, les rejoint début janvier 1652.

Grâce à l'argent des Espagnols[63], Condé réunit à Bordeaux une petite armée, peu disciplinée et mal entraînée. Tout l'hiver 1651-52 se passe en escarmouches et en petites batailles indignes de Condé contre l'armée royale ; on n'évite la défaite que grâce à l'incurie du commandement de celle-ci.

A Bordeaux, un mouvement séditieux, l'Ormée, exige l'instauration d'un régime égalitaire républicain inspiré des Levellers anglais[64]. La ville est la proie d'une véritable guerre de classes avec assassinats, pillages et incendies. La zizanie s'est mise dans la famille Condé, madame de Longueville prenant des initiatives qui minent l'autorité politique de son frère :

Cette animosité contre Madame sa sœur... le jetait dans un emportement de colère et de jalousie contre elle, plus excusable à un amant qu'à un frère. D'un autre côté, Monsieur le Prince, encore qu'il parlât moins que lui des sentiments de madame de Longueville et de sa conduite, n'en était pas, dans son cœur, plus avantageusement persuadé ; il savait ce que l'engagement qu'elle avait eu avec le duc de Nemours avait pensé produire contre les intérêts du parti et il craignait qu'elle ne fût capable de prendre de nouvelles liaisons qui pourraient peut être causer encore de plus grands désordres.[65]

Avec elle, il faut s'attendre à tout. Elle est devenue incontrôlable ! Peut-être pour séparer Anne Geneviève et Charles Amédée, Condé charge celui-ci d'une mission difficile : partir d'urgence en Flandre, quémander de l'argent auprès des Espagnols, recruter une armée qui ira ensuite renforcer les vieilles troupes condéennes cantonnées à Stenay et Damvilliers. Nemours exécute parfaitement

---

62. Motteville, *op. cit.*, t. 3, p. 444-446. Condé, gouverneur du Berry, a une maison à Bourges, chef-lieu de cette province et une autre à Montrond.

63. En 1654, Condé sera condamné à mort pour trahison..

64. Le Bordelais fut pendant trois siècles (1150 à 1451) une province dépendant du royaume d'Angleterre. L'influence anglaise est encore sensible au milieu du XVIIe siècle.

65. La Rochefoucauld, *op. cit.*, p. 219. Dans ce passage, on sent l'amertume de l'amoureux déçu par l'infidélité de sa maîtresse ; leur rupture semble définitivement consommée.

ce plan. Il arrive à Paris en janvier 1652, renoue au passage son ancienne liaison avec Isabelle, duchesse de Châtillon, puis se rend en Flandre où il recrute des mercenaires espagnols et wallons qu'il emmène en France.

Quand la nouvelle vint que M. de Nemours étoit entré en France avec son armée, j'en fus fort aise, s'exclame la Grande Mademoiselle[66]. Cette armée se compose de 2500 hommes de pied et 3000 chevaux (c'est-à-dire 3000 cavaliers).

De son côté, la Grande Mademoiselle a de grandes ambitions. Elle a réussi à entraîner son père le duc d'Orléans dans le camp des frondeurs. Pour lui forcer la main, elle s'empare d'Orléans, le chef-lieu de son apanage, en escaladant le rempart de la ville le 27 mars 1652. Elle aussi a lu trop de romans de cape et d'épée !

L'armée du duc d'Orléans (c'est-à-dire l'armée payée avec ses fonds personnels), commandée par le duc de Beaufort, campe en Beauce, le plus près possible de Paris pour défendre la capitale contre l'éventuelle malveillance de Mazarin. La Grande Mademoiselle, qui décidément se prend pour Jeanne d'Arc, organise un Conseil de guerre dans un faubourg d'Orléans avec les principaux chefs des deux armées frondeuses, Nemours, Beaufort, Tavannes, Clinchamp, Coligny, Raré, Valon, Villars.[67]

La grande question étoit de savoir de quel côté iroit l'armée[68]. Beaufort souhaite que la sienne reste au nord de la Loire près de Paris, car Mazarin a encore déplacé la Cour et l'armée royale, de Poitiers à Sully-sur-Loire. Au contraire, *Monsieur de Nemours vouloit que l'on passât la rivière* (la Loire) *à quelque prix que ce fût* (pour secourir Montrond assiégé par les royaux)... *Il se mit fort en colère contre ceux qui étoient d'avis contraire... Il étoit si fort en colère qu'il ne savoit ce qu'il disoit ; il se mit encore à pester et à jurer que l'on trompoit M. le Prince.*[68]

Furieux, Beaufort lui assène quelques coups de poing. *Ils mirent l'épée à la main et l'on se jeta dessus pour les séparer*[69]. Tout cela est de mauvais augure.

Pendant ce temps, Condé, consterné par les émeutes de Bordeaux, la médiocrité de son armée décimée par les désertions, le manque d'autorité de son frère et les initiatives démagogiques de sa sœur, a quitté son quartier général d'Agen le dimanche des Rameaux 24 mars 1652 avec La Rochefoucauld, son fils Marcillac qui a dix-huit ans, trois autres militaires et un valet. A marches forcées, de jour et de nuit, ne restant jamais plus de deux heures à la même place pour échapper à la surveillance des espions mazarins, ils parcourent 120 lieues en une semaine

66. Montpensier, *op. cit.*, t. 1er, p. 338.
67. *Ibid.*, appendice XII, p. 443. Clinchamp a deux orthographes, Clinchamp pour Mademoiselle, Clinchant pour La Rochefoucauld.
68. Montpensier, *op. cit.*, t. 2, p. 11-13.
69. La Rochefoucauld, *op. cit.*, p. 221.

à travers le Quercy, l'Auvergne, le Bourbonnais et le Berry. Ils arrivent à Cosne-sur-Loire le jour de Pâques 31 mars, alors que la Cour s'est déplacée à Gien et qu'il n'y a que dix lieues entre ces deux villes. Les sept fugitifs joignent l'armée de Nemours le 6 avril près de Montargis. Condé en prend aussitôt le commandement.

Les royaux ne lui laissent pas le temps de souffler. Un premier engagement a lieu dès le 7 avril à Bléneau (huit lieues à l'est de Gien). Nemours est blessé et son cheval est tué sous lui. Les royaux battus se réfugient dans le village de Bléneau. Mais soudain, Turenne, qui s'est réconcilié avec la Cour, arrive avec des troupes fraîches et, grâce à une utilisation judicieuse de son artillerie, retourne la bataille en sa faveur. Le lendemain, Condé part à Paris avec Beaufort et La Rochefoucauld, laissant son armée sous le commandement de Tavannes. La Grande Mademoiselle gagne à son tour Paris le 4 mai.

Après les escarmouches d'Etampes (le 4 mai), Saint-Denis (le 11 mai) et Saint-Cloud où s'est repliée l'armée de Tavannes, l'engagement décisif a lieu le 2 juillet sous les murs de Paris. L'armée condéenne partie de Saint-Cloud se dirigeait vers Charenton quand elle est surprise au faubourg Saint- Antoine par l'armée royale commandée par Turenne. Amis à Saint-Maur en juillet 1651, Turenne et Condé se retrouvent face à face un an plus tard, ennemis.

Le combat du faubourg Saint-Antoine

Comme à Bléneau, Turenne a l'avantage. L'armée des Frondeurs aurait peut-être été annihilée sans le sang-froid de l'intrépide mademoiselle de Montpensier. Entrant dans la vieille prison de la Bastille, elle exige que les canons qui, d'ordinaire, sont tournés vers l'ouest pour tenir en respect la populace parisienne, fussent pointés vers l'est et mis à feu. Deux ou trois salves fauchent un escadron de la cavalerie royale. Surtout, voyant que les choses tournent mal pour Condé et ses amis, elle fait ouvrir la porte Saint-Antoine pour que les Condéens battus pussent se réfugier en ville.

Je trouvai dans la rue de la Tixanderie le plus affreux spectacle qui se puisse regarder : c'étoit M. le duc de La Rochefoucauld qui avoit un coup de mousquet qui lui prenoit au coin de l'œil d'un côté et lui sortoit par l'autre entre l'œil et le nez ; de sorte que les deux yeux étoient offensés ; il sembloit qu'ils lui tombassent, tant il perdoit de sang par là ! tout son visage en étoit plein et même il souffroit sans cesse... Son fils le tenoit par une main et Gourville par l'autre, car il ne voyoit goutte ; il étoit à cheval et avoit un pourpoint blanc aussi bien que ceux qui le menoient qui étoient tout couverts de sang comme le sien. Ils se fondoient en larmes, car à le voir en cet état, je n'eusse jamais cru qu'il eût pu échapper...

Un gentilhomme de M. de Nemours vint dire à madame sa femme... qu'il avoit été blessé légèrement à la main et que ce ne seroit rien...

Je trouvai à chaque pas que je fis dans la rue Saint-Antoine des blessés, les uns à la tête, les autres au corps, aux bras, aux jambes, sur des chevaux, à pied, sur des échelles, des planches, des civières, des corps morts...

J'entrai dans la maison d'un maître des comptes nommé M. de La Croix qui me la vint offrir ; c'est la plus proche de la Bastille et les fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que j'y fus, M. le Prince vint m'y voir ; il étoit dans un état pitoyable ; il avoit deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés ; son collet et sa chemise étoient tout pleins de sang, quoiqu'il n'eut pas été blessé ; sa cuirasse étoit toute pleine de coups, et il tenoit son épée à la main, ayant perdu le fourreau...

Il étoit tout à fait affligé, car en entrant, il se jeta sur un siège, pleurant et me disant : « Pardonnez à la douleur où je suis ; et après cela, que l'on dise qu'il n'aime rien ! Pour moi, je l'ai toujours connu tendre pour ce qu'il aime. »[70]

Mademoiselle de Montpensier

Mademoiselle ne tarit pas d'éloges sur Condé :

Les ennemis étoient plus de douze mille hommes ; M. le Prince n'en avoit que cinq, et il leur résista sept ou huit heures durant, où l'on combattit horriblement ; il étoit partout... Enfin, il fit des choses qui passent l'imagination, tant par sa grande valeur que par la prudence avec laquelle il agit et un sang-froid que tout le monde admire.[71]

Elle est en revanche sévère pour madame de Châtillon qu'elle soupçonne de trahison :

Madame de Châtillon vint au logis où j'étois, dans le carrosse de madame de Nemours, qui venoit de voir M. son mari. Elle me dit : « Hélas, vous êtes bien bonne de faire tout ce que vous faites pour M. le Prince »... Je lui répondis : « Je ne lui manquerai jamais... Mais si j'étois en sa place, j'étranglerois les gens qui m'y ont mis (dans cette affaire) *pour leurs intérêts particuliers ». Elle ne dit mot et demeura auprès de moi ; j'avais bien envie qu'elle s'en allât.*[71]

La Rochefoucauld fut aveugle pendant une semaine avant de recouvrer la vue. Plus tard, il plaisanta de sa blessure. On raconte qu'il avait fait mettre au bas d'un portrait de madame de Longueville les vers suivants :

---

70. Montpensier, *op. cit.*, t. 2, p. 97-100.
71. *Ibid.*, p. 103-104.

Pour conquérir son cœur, pour plaire à ses beaux yeux.
J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais faite aux dieux.

Après la bataille, jugeant qu'il avait été trompé par elle, il rectifia ces vers :

Pour conquérir son cœur qu'enfin je connais mieux
J'ai fait la guerre aux rois ; j'en ai perdu les yeux.[72]

Dégoûté de la guerre et de la politique, La Rochefoucauld va désormais se consacrer à la rédaction de ses *Mémoires* et de ses âpres *Maximes*.

Épilogue : la mort du duc de Nemours

La camaraderie face au danger, le 2 juillet, semble avoir rapproché les deux beaux-frères ennemis. Mais Nemours n'a pas oublié les coups de poing que Beaufort lui a assénés à Orléans devant de nombreux témoins :

Depuis l'affaire d'Orléans, l'on avoit toujours cru que M. de Nemours en vouloit à M. de Beaufort. Cependant, le jour du combat du faubourg Saint-Antoine, ils s'étoient fait mille amitiés, ce qui donna bien de la joie à la pauvre madame de Nemours qui aimoit beaucoup son mari quoiqu'il ne l'aimât guère et qui eut toujours beaucoup de tendresse pour son frère.

Or, le 30 juillet 1652, Nemours provoque son beau-frère en duel :

M. de Beaufort fit tout ce qu'il put au monde pour refuser l'appel... Il trouva des difficultés pour l'exécution... il dit qu'il falloit remettre la partie à un autre jour... Comme M. de Nemours vit cela, il s'en alla à son logis, où par malheur il trouva le nombre de gentilshommes dont il avoit affaire ; de sorte qu'il vint trouver M. de Beaufort et ils se battirent dans le marché aux chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme (près de l'église des Petits Pères)[73]. Chacun choisit ses seconds.

M. de Nemours avoit avec lui Villars, le chevalier de La Chaise, Campan et Luserche (sic) *; et M. de Beaufort, le comte de Bury, de Ris, Brillet et Héricourt. Le comte de Bury fut fort blessé ; de Ris et Héricourt moururent dans les vingt quatre heures. Pour les autres, s'il y en eut de blessés, ce fut légèrement. M. de Nemours avoit porté les épées et les pistolets ; ils avoient été chargés chez lui. Comme ils furent en présence, M. de Beaufort et lui, le premier lui dit : « Ah ! mon frère, quelle honte ! Oublions le passé, soyons bons amis ». M. de Nemours lui cria : « Ah ! coquin, il faut que tu me tues ou que je te tues ! ». Il tira son pistolet qui manqua et vint à M. de Beaufort l'épée à la main ; de sorte qu'il fut obligé à se défendre ; il tira et le tua roide de trois balles qui étoient dans le pistolet.*[74]

---

72. *Ibid.*, note p. 97-98.
73. *Ibid.*, p. 133 et suiv.
74. *Ibid.*

Quel désespoir pour madame de Nemours quand elle apprend que son frère a tué son mari ! Quelle consternation chez les Frondeurs !

Mazarin en 1643

Épilogue : le triomphe de Mazarin

Découragé par toutes ces avanies, en butte à l'hostilité des Parisiens las de quatre ans de guerre civile, Condé s'enfuit à Bruxelles le 13 octobre et met son épée au service des Espagnols, quelques jours avant l'entrée triomphale du roi et de la Cour à Paris le 21 octobre. Son épouse et son fils le duc d'Enghien embarquent à Bordeaux sur un navire espagnol et vont le rejoindre en Flandre. Sa sœur se retire à Moulins chez les Visitandines dont la supérieure n'est autre que l'inconsolable veuve du duc de Montmorency ; puis, après quelques mois de pénitence, elle retrouve à Rouen son mari auquel, à deux genoux, elle demande pardon. Le duc de Beaufort s'enfuit à l'étranger.

Le duc d'Orléans est exilé dans son château de Blois et mademoiselle de Montpensier dans le sien à Saint-Fargeau (à mi-chemin entre Gien et Auxerre). Paul de Gondi, récemment promu cardinal, est arrêté et enfermé au château de Nantes, car Mazarin n'apprécie guère qu'il y ait en France un autre chapeau rouge.

La duchesse de Châtillon reste fidèle à son personnage ; quand mademoiselle de Montpensier la rencontre en 1656, elle est couverte de bijoux et prétend qu'elle a de nombreux soupirants : le Grand Condé (en exil et condamné à mort pour trahison, mais toujours amoureux), l'abbé Fouquet, le prince de Galles, futur roi d'Angleterre Charles II, et plusieurs autres.

Saint-Maur, Chantilly et les autres propriétés des Condé sont mis sous séquestre. Après un second siège en 1653, Bordeaux capitule ; les chefs de l'Ormée sont condamnés à mort et pendus.

Le roi, qui n'a que quatorze ans, laisse les rênes de l'État à son parrain le cardinal Mazarin. Plus puissant que jamais, celui-ci peut désormais prétendre aux plus hautes alliances. Il marie l'une de ses nièces à Henri de Bourbon, duc de Mercoeur ; certes, elle a seize ans et lui trente-neuf ; mais ce qui compte, ce n'est pas l'âge du mari, mais son nom et son titre. Une autre épouse Armand de Bourbon, prince de Conti ; il est bossu, mais qu'importe ! Mazarin a réussi à enfoncer un coin dans la famille Condé. Et personne ne songe à demander aux deux jeunes filles si elles sont contentes du mari que leur oncle leur a choisi.

Mazarin triomphe grâce à l'appui sans faille de la reine et à la fidélité de l'armée, objet de tous ses soins. La France est mûre pour la monarchie absolue.

C.M.